

A woman's profile is shown in the upper right, looking down over a vast, misty forest of evergreen trees. The scene is bathed in a soft, golden light, creating a dreamlike atmosphere. The woman's face is partially visible, with her nose and lips in focus. The forest below is dense with tall, dark green trees, and the mist adds a sense of depth and mystery.

Suzanne
Desrochers

La Fiancée
de la
Nouvelle-France

Hurtubise
Extrait de la publication

La Fiancée
de la Nouvelle-France

Suzanne Desrochers

La Fiancée de la Nouvelle-France

Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Hurtubise

Extrait de la publication

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Desrochers, Suzanne, 1976-

[Bride of New France. Français]

La fiancée de la Nouvelle-France

Traduction de : Bride of New France.

ISBN 978-2-89647-939-9

1. Filles du roi (Histoire du Canada) – Romans, nouvelles, etc. 2. Canada – Histoire – Jusqu'à 1763 (Nouvelle-France) – Romans, nouvelles, etc. I. Saint-Martin, Lori. II. Gagné, Paul, 1961- . III. Titre. IV. Titre : Bride of New France. Français.

PS8607.E769B7514 2012

C813'.6

C2012-940994-4

PS9607.E769B7514 2012

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien financier pour nos activités de traduction dans le cadre du Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Les Éditions Hurtubise bénéficient du soutien financier des institutions suivantes pour leurs activités d'édition :

- Conseil des Arts du Canada ;
- Gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ;
- Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) ;
- Gouvernement du Québec par l'entremise du programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres.

Traduction : Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Illustration de la couverture : René St-Amand

Maquette de la couverture : René St-Amand

Maquette intérieure et mise en pages : Andréa Joseph [pageexpress@videotron.ca]

Titre original : *Bride of New France*

Copyright © 2011 Suzanne Desrochers

Copyright © 2012 Éditions Hurtubise inc. pour l'édition en langue française

ISBN 978-2-89647-939-9 (version imprimée)

ISBN 978-2-89647-041-8 (version numérique pdf)

ISBN 978-2-89647-042-5 (version numérique ePub)

Dépôt légal : 3^e trimestre 2012

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Diffusion-distribution au Canada :

Distribution HMMH

1815, avenue De Lorimier

Montréal (Qc) H2K 3W6

www.distributionhmmh.com

Diffusion-distribution en Europe :

Librairie du Québec/DNM

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris FRANCE

www.librairieduquebec.fr

www.editionshurtubise.com

Pour Rod et notre fils, Julien

*Mais que te dire des migrations
quand dans ce ciel vide les fantômes précis
des oiseaux disparus de l'été
tracent encore des signes anciens ?*

LEONARD COHEN,
« THE SPARROWS », DANS *LET US COMPARE MYTHOLOGIES*

Prologue

Le bruit des sabots résonne sur les pavés et rejoint la famille blottie sous la pluie. L'homme, acteur et saltimbanque, chante : *Un campagnard bon ménager, trouvant que son cheval faisait trop de dépense, entreprit, quelle extravagance ! De l'instruire à ne point manger.* Mais, au fur et à mesure que l'équipage se rapproche de la cachette de sa famille, les mots meurent dans sa gorge. Il entraîne sa fille contre sa poitrine et la serre fort comme il le fait parfois pour la taquiner. Seulement, cette fois, il ne la libère pas, ne relâche pas son étreinte. Il enveloppe plutôt la frêle silhouette de la petite dans sa grande cape, cherche à la faire disparaître de la même façon que ses mots, un instant plus tôt, se sont évaporés dans l'air.

L'enfant gigote un peu, laisse entendre une plainte en tournant la tête pour respirer. Elle est trop jeune pour se rendre compte que la cape en laine de son père exhale une odeur aigre, repoussante. Elle accepte le contact du tissu rêche contre sa peau aussi facilement qu'elle s'endort quand son ventre creux l'empêche de rester éveillée. Elle ignore encore que cet homme, qui la soulève avec aisance au-dessus de sa tête et sature de mélodies l'air qui l'entoure, ne peut la protéger contre tous les dangers.

La mère de la fillette, emmaillotée dans une couverture à côté d'eux, ne chante pas. À regarder son visage, on voit

qu'elle a déjà commencé à se retirer du monde. Ses joues sont creusées et sombres. Le bruit des sabots se rapproche, une voix effrayante éperonne les chevaux. Ce soir, les archers fouillent dans les moindres coins, déterminés à les trouver tous, même ceux qui, normalement, se terrent dans les ruelles. Trois années se sont écoulées depuis l'édit de 1656, qui visait à nettoyer les rues, et il y a toujours trop de mendiants à Paris. Trop de spectacles gênants pour le jeune roi et ses régents.

La femme, aux traits marqués par la colère et déjà vieillis, lève les yeux sur son mari. C'est ainsi qu'elle le regarde chaque fois qu'elle fait rôtir le cadavre d'un rat sur un feu pour en nourrir sa fille, qui n'a jamais rien connu de mieux. Les sabots s'arrêtent enfin et ils voient, juste devant eux, le souffle chaud des chevaux.

— Regarde où nous en sommes, dit la femme à son mari sans ouvrir la bouche. Exactement comme je l'avais prédit.

Lorsque le premier archer, puis deux autres, arrivent à la hauteur de la famille, les questions fusent, et les chevaux protestent contre cet arrêt brusque.

— Vous ignorez donc les ordres du roi ? Les mendiants ne sont plus tolérés dans les rues de Paris.

— Je ne suis pas un mendiant, monsieur. Je suis un saltimbanque.

— Et les spectateurs, alors ?

De sa main gantée, l'archer balaie les ténèbres, que seule éclaire la lueur de sa lanterne.

— Ils sont rentrés chez eux.

— Et vous auriez dû faire de même. Pour un paysan, rester si longtemps caché en ville, c'est faire preuve d'une grande débrouillardise.

Le pauvre homme reçoit l'ordre de se lever. Plus moyen de cacher la petite fille. À force de se tortiller, elle s'échappe

de son manteau. Remarquant l'enfant, l'archer met pied à terre.

Le royaume a besoin d'enfants, ceux des gueux y compris. L'archer approche la lanterne de la joue pâle de la petite et elle cligne des yeux pour se protéger de son éclat, puis blottit son visage contre la poitrine de son père.

La mère se lève.

— Vous avez raison. Cet homme est un mendiant. Emmenez-le. Laissez-moi avec ma fille et nous allons rentrer dans notre ferme, en Picardie. Demain matin, à la première heure. Vous ne nous reverrez plus jamais en ville.

L'archer, tout à son examen de la fillette, ne fait aucun cas de la femme, bien que l'un de ses compagnons s'intéresse à sa voix juvénile, aux derniers vestiges de sa beauté.

— Que feras-tu lorsque nous t'aurons débarrassée de ton mari? demande le deuxième archer. Une femme qui voyage seule court de graves dangers.

Il descend de cheval à son tour et rejoint son compagnon auprès du père et de sa fille. Le troisième archer reste sur sa monture, mais il ne quitte pas l'homme et la petite des yeux.

— N'aie pas peur, dit le premier archer à l'enfant en tendant la main pour lui caresser les cheveux.

La petite se met à pleurer, comme si elle avait enfin compris. Ses sanglots incontrôlables s'intensifient lorsque l'archer la détache de la poitrine de son père. Pendant qu'elle est enlevée de force, l'un des chevaux hennit doucement et piaffe sur les pavés humides. Dès qu'il a l'enfant, l'archer se remet en selle. Les deux autres retiennent les parents. Dans la nuit tranquille, les cris de la petite qu'on emmène portent loin.

Avant d'entreprendre le long trajet jusqu'aux portes de Paris, d'où les parents seront bannis, les deux autres archers

attendent que la voix de l'enfant et le bruit des sabots ne soient plus qu'un écho distant, un son imaginé.



Pendant qu'elle parcourt la ville dans les bras de l'inconnu en uniforme, l'odeur du corps de son père persiste dans ses narines. La tiédeur de la poitrine de son père, les paroles de ses chansons: elle essaie de s'y accrocher pendant qu'ils s'éloignent.

Le lendemain matin, elle est confiée aux femmes de l'hôpital de la Salpêtrière. Comme celle des autres enfants trouvés, sa tête est tondue, puis elle est lavée, épouillée, vêtue d'une robe en lin rêche et conduite au dortoir de l'Enfant-Jésus. On lui demande si elle sait prier, si elle connaît Dieu. En compagnie des autres enfants, elle entend de drôles d'incantations. Les plus vieilles répètent les mots d'une voix monotone. Rien à voir avec les chansons de son père. Elle tente de se souvenir des paroles de ses chansons, et sa voix forte au-dessus de sa tête entonne l'air. *Charmé d'une pensée et si rare et si fine, petit à petit il réduit sa bête à jeûner jour et nuit.* C'est peine perdue. Ces moments, qui s'enlisent de plus en plus profondément dans le passé, ont échoué contre les murs de pierre qui l'enferment.

« — Je ne sais pas de quoi tu parles, réplique maman.

« — Laide comme tu es, je ne l'aurais jamais cru. Mais j'ai entendu la rumeur et je suis venu me rendre compte par moi-même.

« — Qu'est-ce que tu racontes? S'il y a une chose que je sais, c'est que tu n'es pas monté jusqu'ici pour faire la conversation.

« Au son de sa voix, je comprends que maman se dirige vers le lit, à l'autre bout de la pièce, dans l'espoir de l'éloigner de ma cachette.

« — Non, je monte ici lorsque toutes les misérables du port ont déjà les jambes en l'air et que je n'ai nulle part d'autre où aller.

« J'entends le bruissement des jupes de ma mère qui tente encore de détourner Ti-Jean de l'endroit où je me terre.

« — Fais-moi d'abord voir ta fille. Après, je déciderai si vous en valez le coup, elle et toi.

« Puis j'entends ses lourdes bottes résonner sur le sol de la petite pièce. Il me cherche. Quand ses pieds ne sont qu'à quelques pouces de l'endroit où je me cache, accroupie sous la table minuscule, il éclate de rire.

« — Eh bien, si elle est toujours là à prendre plaisir à ce qui se passe dans le lit crasseux de sa mère, c'est déjà une initiée.

« Lorsque Ti-Jean soulève le linge qui recouvre la table, je tressaille. Ce linge a été mon protecteur silencieux, la mince barrière qui me séparait du négoce de ma mère. En me bouchant les oreilles avec mes doigts et en faisant naître dans mon esprit des images diurnes, le soleil sur l'océan ou le marché débordant de produits de luxe, par exemple, je parviens presque à oublier ce que fait ma mère avec les

hommes qui passent dans son lit. Mais Ti-Jean arrache le linge et, tout à coup, je ne suis plus en sécurité.

« Maman bondit, tire sur ses larges épaules, lui crie de me laisser tranquille. Mais c'est peine perdue. Il est si grand et si fort. Quant à maman, elle n'est pas beaucoup plus grande que moi.

« — C'est donc elle, la petite femme qui fait tant jaser les marins.

« Son rire est moqueur. Il s'accroupit et ses énormes et robustes genoux m'arrivent à la hauteur des yeux.

« — Laisse-la tranquille ! Ce n'est qu'une enfant ! lui crie maman.

« Puis je sens mes jambes glisser sur le sol dur et il me remet sur pied.

« — Tu es beaucoup plus jolie que ta mère, dit Ti-Jean.

« Je sens son haleine fétide.

« — Tu as un beau petit minois.

« Sa main calleuse me caresse les joues, passe sur mes lèvres. J'ai envie de le mordre, mais je crains d'aggraver la situation. Il enfonce ses doigts dans mes cheveux et me tire la tête vers l'arrière. Son autre main remonte vers mon cou et je le laisse faire.

« — On dirait un chaton sur le point d'être séparé de sa mère, me dit-il.

« Sa main reste emmêlée dans mes cheveux, tandis que ses lèvres et son visage barbu glissent sur mon visage. Il m'attire vers sa poitrine et je sens mes pieds quitter le sol.

« — Tu goûtes bon. Pourquoi est-ce que je me priverais ?

« Il a passé sa main sous ma chemise de nuit. Elle remonte sur mon dos, et sa respiration est haletante.

« — Pousse-toi, vieille pute, dit-il à maman.